

# ARMENIE ET BYZANCE

ALEXANDER BOEHLIG

On étudie en général les relations de Byzance avec les peuples environnants sous deux aspects principaux: les rapports avec l'Occident d'une part, et ceux avec le monde slave des Balkans et de la Russie de l'autre. Mais si l'on ne veut pas broser de manière unilatérale le tableau du monde byzantin, il ne faut pas négliger ses relations avec l'Orient. D'importants territoires de l'Empire romain devenu celui de Byzance, appartenaient, on le sait, au domaine oriental; la Syrie et l'Égypte en sont un exemple! Une des tâches principales que se sont assignées les érudits spécialisés dans l'histoire de l'Orient chrétien est d'étudier ces rapports dont nous venons de parler. Cette discipline ne se limite pas uniquement à l'histoire des Églises et des dogmes, ni aux recherches sur les sources orientales; elle se fixe comme objectif principal d'explorer la culture et la civilisation qui sont nées entre le monde antique et l'Islam. Parmi tous les peuples limitrophes de Byzance, nous traitons plus particulièrement de l'un d'entre eux, l'Arménie, qui a toujours joué un rôle important dans les conflits qui ont agité l'Empire ou l'ont menacé. Byzance, ou si l'on veut, Constantinople, était prédestinée, de par sa situation géographique et les facilités qu'elle donnait à l'administration, à devenir la capitale de l'Empire d'Orient. De ce point, l'empereur pouvait rapidement régler les problèmes les plus pressants posés par la défense de ses domaines. Au Nord, le Danube formait un rempart naturel, à l'Est, la frontière avec les Perses traversait le territoire de plusieurs peuples. L'Arménie formait une partie de ce bastion.

C'est pourquoi l'influence que Byzance pouvait avoir sur ce pays voire la mainmise qu'elle y exerçait, avait une telle importance. Le destin de l'Arménie doit, en grande partie, son malheur à cette situation d'état-tampon entre des voisins dangereux. On ne peut qu'éprouver d'un certain étonnement lorsqu'on voit cette nation, malgré les influences contradictoires de l'Occident et de l'Orient, renouveler sans cesse ses forces, conserver sa particularité et parvenir même de temps à autre à l'indépendance absolue.

La question qui nous intéresse particulièrement est la suivante: quels sont les facteurs caractéristiques des rapports entre Byzance et l'Arménie, et quelles en furent les conséquences? Nous ne prétendons pas traiter ce sujet de manière exhaustive, mais insisterons sur trois points essentiels:

- I. La situation de l'Arménie et la structure sociale de sa population.
- II. Les rapports politiques entre l'Arménie et Byzance dans l'histoire.
- III. L'Église et la civilisation arméniennes; leurs particularités et leurs relations avec Byzance.

Il convient tout d'abord de préciser la situation géographique de l'Arménie. Nous indiquerons d'emblée que l'empire médiéval dit de « Petite Arménie » ne fera pas l'objet de notre étude, tout en notant que ses frontières sont fort variables. Des observateurs pouvaient en faire le centre du monde, surtout en évoquant que l'Arche de Noé avait échoué sur l'Ararat. Cette montagne couverte de neige forme aujourd'hui l'arrière-plan de la capitale d'Arménie, Erevan, bien que située elle-même en territoire turc. A l'ouest, les territoires arméniens prolongent l'Asie Mineure et sont contigus à la Cappadoce, au Commagène et aux contrées limitrophes de la Mer Noire. Au Nord, la frontière est constituée par les pays d'Ibérie et de l'Albanie qui, au cours des siècles, acquirent une autonomie croissante, bien que l'Arménie y ait souvent eu une influence considérable et y ait établi des relations politiques. A l'Ouest, l'Arménie fut limitée un certain temps par la Mer Caspienne. Au Sud, la Mésopotamie septentrionale, l'Osrhoène ainsi que le Nord-Ouest de l'Iran forment les limites du pays. Ce haut plateau est, en fait, une forteresse, dont le rempart méridional est l'actuel Kurdistan, prolongé à l'Ouest par le Taurus arménien. Les affluents de l'Euphrate et du Tigre frayent leurs lits dans des gorges étroites.

En plus de ces massifs de plateaux au sein desquels s'élèvent des montagnes, il convient également de mentionner les grands lacs du pays et un sol arable fertile, qui doit sa naissance aux lacs et à l'activité des volcans. Si l'on ne tenait pas compte de ces conditions géologiques, la richesse agricole de l'Arménie serait incompréhensible, tant le climat du Nord-Ouest du pays est sujet à des variations, rigoureux en hiver et brûlant en été. Dans les bassins moins élevés, les contrastes sont beaucoup moins rudes, surtout au Sud. Ce qui frappe le plus est: l'absence d'unité du pays. Rien d'étonnant donc à ce que la population, qui est parfois presque coupée du monde pendant l'hiver, se soit sentie isolée en tribus ou en villages. La dureté du climat contraignait les paysans à un tel travail qu'ils ne furent pas seulement des pâtres et des agriculteurs, mais aussi des hommes de fer, prêts à défendre leur pays.

Celui-ci, par sa structure, ne put jamais parvenir à une unité totale. Le développement de la féodalité empêcha la centralisation de l'état. Les grands féodaux assujettirent des régions plus au moins importantes; leur pouvoir devint un facteur avec lequel durent compter leurs sujets, bien entendu, mais aussi le gouvernement royal et les gouverneurs délégués par les états qui avaient annexé l'Arménie. Mais, d'un autre côté, certains de ces féodaux refusaient de s'opposer à la « désarménisation » du pays. Ainsi, ce peuple put, malgré ses dissensions internes, rester toujours conscient de son originalité et échapper à une disparition définitive, pris dans le tourbillon des influences étrangères. Les seigneurs faisaient figure de roitelets; le pouvoir de ceux qui régnaient de nom en était d'autant plus limité. Il arriva même souvent que les gouverneurs fussent choisis parmi eux. A côté de ces féodaux, les *nakharars*

(ministres en arménien moderne) existait une basse noblesse, les *azats* (les libres), qui correspondaient à peu près aux chevaliers du Moyen-Âge. Ce sont eux qui formaient le corps de l'armée. A ces ordres s'ajoutait le reste de la population, celle des villes et des campagnes. Les citadins se trouvaient dans une situation relativement favorable car ils possédaient leur propre administration et des relations commerciales étendues.

Leurs relations avec les pays les *plus* lointains leur assuraient souvent une culture plus vaste; c'est la raison pour laquelle le clergé se recrutait souvent dans leurs rangs et non, plus exclusivement, comme c'était le cas jadis, parmi l'aristocratie. Il convient de distinguer chez les paysans entre *chinakan* et *ramik*. Les premiers sont des hommes libres – littéralement « les villageois »; les seconds restent liés à la glèbe, les serfs du seigneur. Contrairement aux princes et aux chevaliers, qui allaient au combat à cheval, les paysans formaient l'infanterie.

Si l'on considère que la société arménienne était alors très semblable à celle de l'Iran, on ne sera pas surpris de trouver sur le trône d'Arménie, au moment où commence l'histoire de Byzance, une célèbre lignée iranienne; un Arsacide était le maître prédestiné d'un état féodal.

## II

Des siècles de politique romaine, Byzance avait hérité le dogme de la lutte pour l'Arménie. Abstraction faite des guerres du roi de Pontes, Mithridate VI Eupator (111-63 av. J.-C.), l'Arménie était restée, depuis que Rome était entrée en conflit avec les Parthes, un facteur politique et militaire dont il fallait se servir. A la frontière orientale de l'Empire, Rome avait dû renoncer devant la puissance des Parthes, au principe qui était sien: celui de détruire la politique d'équilibre de l'hellénisme. L'Arménie en avait d'abord profité; et le royaume arsacide avait pu y subsister jusqu'à l'époque de Constantin Ier le Grand (306-337).

Pour clarifier les relations entre Byzance et l'Arménie, il serait utile de les diviser en cinq périodes:

1. L'époque des Arsacides chrétiens.
2. La division de l'Arménie entre Byzance et les Sassanides.
3. La période des Arabes qui supplantèrent les Sassanides.
4. L'Arménie indépendante sous les Bagratides.
5. Byzance qui, gagnant du terrain, finit par soumettre complètement l'Arménie, jusqu'au moment où les Seldjoukides s'emparèrent de celle-ci, suite à la bataille de Manazkert (1071).

1. Au début du IV<sup>e</sup> siècle, l'Arménie et la Byzance ont un premier contact important. Le roi Tiridate III (298-330) fait en effet du christianisme la religion d'état. Ce fait a d'autant plus d'importance qu'il oppose également, sur le plan religieux, les Arsacides aux Sassanides de

Perse. Ceux-ci étaient en effet depuis la fin du III<sup>e</sup> siècle, des adeptes fanatiques du mazdéisme; après avoir chassé les Arsacides arméniens du trône, ils devenaient pour eux des hérétiques. Quoi d'étonnant que la politique des Arsacides arméniens ait été orientée vers Byzance? En outre, le roi d'Arménie pouvait attendre de son puissant allié qu'il l'aide contre ses vassaux, si ceux-ci demandaient le secours de la Perse. L'attitude de l'empereur Constance II (337-361) à l'égard du roi Archak II (350-368) confirme bien cette alliance. Le despote l'instaure en effet officiellement comme roi de l'Arménie arsacide et le marie en 360 à Olympias, la fille du *Praefectus praetorio* Ablabius, qui avait été fiancée à Constan. Nous savons en outre que le roi, malgré toutes les intrigues iraniennes, resta fidèle au successeur de Constance II, Julien (361-363). Il prit lui-même part, avec ses troupes, à la campagne que Julien mena contre les Perses; ses hauts faits s'avèrent pourtant inutiles, car, grâce à la honteuse paix conclue en 363 par Jovien (363-364) avec les Perses, ceux-ci s'emparèrent du Sud de l'Arménie. Comme Byzance s'était en outre engagée à ne plus aider les arméniens, ces derniers se trouvaient livrés aux Perses. Le fils d'Archak, Pap (369-374), prit la fuite et se réfugia dans l'empire romain où Valens (364-378) lui assigna Neo-Cesarée comme résidence. Par la suite, les byzantins le ramenèrent en Arménie; la résistance iranienne les contraignait à nouveau à jouer la carte de Pap. Cette amitié ne fut pas non plus de longue durée, car le souverain s'efforçait d'assurer l'indépendance de son pays de tous les côtés. Les divisions intestines amenèrent finalement son déclin puis son assassinat par les byzantins (374).

Ces exemples sont caractéristiques des rapports historiques entre l'Arménie et la Byzance. Leur impuissance, ou d'autres préoccupations, poussaient les grecs à abandonner les arméniens à leur sort. C'est ainsi que l'empereur Anastase I (491-518) manifesta son refus de secourir l'Arménie contre le perse Kawadh (488-531), qu'Anastase fut pourtant contraint de combattre lui-même. Dès que les rois d'Arménie recevaient l'appui de Byzance, le renouvellement de leurs forces entraînaient un désir d'indépendance qui ne tarda pas à susciter des difficultés avec leur protecteur.

Tout d'abord, les grands féodaux restèrent partisans de Byzance, et donc dans l'obédience du successeur de Pap, Varazdat (374-378), qu'elle avait mis sur le trône. Lorsque celui-ci eut la maladresse de renvoyer son meilleur général, le *sparapet* Moucheg Mamikonian, il dut fuir devant son vainqueur, Manuel Mamikonian, et chercher asile chez les byzantins. L'Arménie se tourna tout naturellement pour un certain temps, vers la Perse. Manuel Mamikonian exerçait pratiquement le pouvoir au nom de la veuve de Pap et de ses fils. L'époque qui suit est marquée par l'évolution politique dominante à l'Est et à l'Ouest. Des intrigues à la cour de Perse conduisirent à une rupture avec les Sassanides, au moment même où

l'Empire romain retrouvait sous Théodose I le Grand (379-395) une unité victorieuse. Manuel Mamikonian tint les perses en échec et essaya de sauvegarder l'unité arménienne par une adroite politique familiale. Il fit épouser sa fille Vardandukht au prince Archak III (378-385), qui devait devenir roi. Puis il allia Vagarchak, le frère de celui-ci, à la fille d'un grand féodal, Sahak le Bagradite (Bagratouni). Le principe romain du «despotisme de velours» était ainsi adopté par l'Arménie. Mais le danger – qui eut lieu en fait – était l'immense partage du pays en deux portions inégales: la première gouvernée par un souverain qui régnait à l'Est et résidait à Dvin; et la seconde, dont la capitale était Eriza (Erzindjan), s'étendait sur les provinces contiguës aux frontières romaines. Le péril n'était pas encore immédiat, apparemment car la forte personnalité de Manuel dominait toute l'Arménie. C'est à la mort de celui-ci (385) que commença la catastrophe. Les troubles qui ébranlèrent le pays ne firent qu'empirer lorsque Vagarchak disparut peu après. La division en une Arménie byzantine et une Arménie sassanide, déjà annoncée par la politique hésitante des souverains précédents, s'accomplit. Les féodaux persophiles se détournèrent d'Archak III pour prêter allégeance à Chosroes III (385-389) mis en place par le Sassanide Chahpouhr III (383-388). Pour clarifier la situation et se réconcilier avec la Perse, Théodose I finit par reconnaître les deux pouvoirs existants (v. 390). Ce fut la partition de l'Arménie.

2. Byzance se tira très mal d'affaire. Son vice-roi ne reçut guère qu'un cinquième de l'Arménie. La frontière entre les deux régions resta la même jusque vers l'an 600 environ. Cette frontière s'étendait à peu près en ligne droite le long de la Syrie romaine. De la Mer Noire vers le Sud, elle laissait à l'Est, Karin (Theodosiopolis, Erzeroum) et Martyropolis, et séparait du reste de l'Arménie les provinces suivantes qui faisaient partie de l'empire byzantin: Derzène, Acilisène, Khorzianène, Daranalis, Bélabitène, Asthianène, Sophène, Anzitène, Sophanène. La façon dont le problème fut réglé est également très caractéristique. On se contenta d'une solution de compromis, et on se réjouit de pouvoir administrer directement ce territoire qui devint la province d'Armenia Magna. Quelques satrapies en avaient déjà été séparées; on laissa aux féodaux, comme on l'avait fait en intégrant les satrapies du Sud dans la province de Mésopotamie, une relative autonomie au sein de l'Empire. Mais cette liaison trop étroite avec l'état byzantin imposa à l'Arménie le joug d'une administration et d'une culture centralisée.

On se mit à vouloir la dénationaliser. A la mort d'Archak III (390) qui périt au combat, faute d'aide des Byzantins, les Arméniens n'eurent plus de roi et Byzance annexa sans autre forme de procès tout le pays, qui fut placé sous l'autorité d'un *comes* ou d'un *dux*. Gazavon de Chirak devint chef des satrapes. Celui-ci d'ailleurs, comme les autres féodaux arméniens à l'exception de Samuel Mamikonian, qui se tourna vers la cour de

Constantinople, passa bientôt au service du roi perso-arménien Chosroes III. Ce dernier ne lui laissa pas, entre-temps, le soin de négocier habilement avec les Byzantins, car l'empire, même affaibli, offrait aux chrétiens d'Arménie un recours contre l'état zoroastrien des perses. L'empereur Zénon (474-491) réprima durement les tendances à l'indépendance des vassaux arméniens de Byzance, à la suite de la révolte d'Illos et de Leontios qui avait entraîné des satrapes arméniens. Presque la plupart d'entre eux, sauf le gouverneur de la petite Belabiténe, furent relevés de leurs fonctions. Leur pouvoir cessa d'être héréditaire, de sorte que les satrapes dépendirent directement du bon vouloir de l'empereur. La «désarménisation» s'accrut sous Justinien I<sup>er</sup> (527-565). La capacité héréditaire attribuée à la femme facilita le démembrement des grands domaines; l'empereur déporta des Arméniens en Thrace et les remplaça par des colons de Mesie ou par des prisonniers albaigues et slaves. En même temps, il remaniait profondément l'administration et déposait les derniers satrapes. Depuis Diocletien (284-305) déjà, l'empire romain comprenait une province d'Arménie dont la capitale était Mélitène. Théodose I<sup>er</sup> la divisa en Arménie I et Arménie II avec pour chefs-lieux Sébaste et Mélitène. Il existait en outre une Arménie intérieure, autour de Theodosiopolis, qui était née du royaume inféodé à Byzance lors du partage. Celle-ci était directement soumise à l'empereur; l'administration provinciale avait délégué à sa tête un *comes Armeniae* (après en avoir détaché quelques satrapies). En 528, on soustrait cette province de Grande Arménie, ainsi que l'Arménie I et l'Arménie II et le Pontus Polemoniacus, au commandement du *magister militum per Armeniam et Pontum Polemoniacum et gentes* qui résidait à Theodosiopolis. Le premier titulaire de cette dignité était lui-même natif d'Arménie et s'appelait Sittas.<sup>1</sup> Cette réorganisation militaire permit de mieux défendre la frontière orientale de Byzance.

Pour l'Arménie, cet ordre nouveau fut encore perfectionné par un décret du 18 Mars 536. L'Arménie se trouvait divisée en quatre provinces: l'Arménie I embrassait les régions limitrophes de la Mer Noire, avec Trébizonde, et avait pour capitale Theodosiopolis. L'Arménie II au sud-est, avait pour centre Sébaste. Au Sud de celle-ci, l'Arménie III s'étendait jusqu'à Mélitène. A l'est, enfin, l'Arménie IV comprenait Martyropolis. Cette division devint traditionnelle. Les arabes et les arméniens la conservèrent bien qu'au cours des temps, une Arménie intérieure et une Arménie inférieure, se soient ajoutées à ces quatre parties. Il convient de souligner que ces dénominations n'ont pas toujours recouvert une réalité géographique constante.

Le désir d'étendre l'influence byzantine au-delà des frontières alla de pair avec une politique d'hellénisation. Ainsi l'empereur Justin II (565-578) déclara qu'il voulait prendre le peuple arménien sous sa protection. Des révoltes fréquentes fournissaient le meilleur des prétextes d'intervention; ce

fut par les armes que l'empereur Maurice (582-602) put acquérir, au traité de 591, une partie beaucoup plus vaste de l'Arménie. Les limites de l'empire purent être reportées vers l'Est entre Theodosiopolis et le lac de Sevan, au nord, et entre Martyropolis et le lac de Van, au sud. La conclusion de ce traité était en même temps une marque de gratitude du roi des perses, Chosroes II Parvez (590-628), que l'empereur avait aidé à accéder au trône. Qu'on n'imagine pourtant pas que cette victoire du christianisme sur Zoroastre ait fait le bonheur des arméniens. Bien au contraire, la paix permit à Byzance de poursuivre son incompréhensible politique de déportations, et de continuer à désarméniser le pays. N'oublions pas qu'on avait besoin de soldats sur le Danube, et que le particularisme arménien constituait un foyer de troubles constants. Sans doute nombre d'aristocrates furent-ils soulagés, lorsque les perses reconquirent en 612 toute l'Arménie. L'empereur Heraclius I<sup>er</sup> (610-641), au cours des longues luttes qu'il soutint contre la Perse, s'efforça toujours d'acquérir l'Arménie dont la position stratégique était capitale. Il parvint, par le traité de 629, à rétablir les frontières de 591. La population arménienne le fêta d'abord en libérateur; mais les problèmes religieux jouèrent à nouveau un rôle explosif et les révoltes reprirent. Bien que l'empereur se soit vu de temps à autre, contraint de céder, qu'il ait par exemple accepté la prise de pouvoir de David Saharouni comme un fait accompli et qu'il l'ait nommé *curopalate* et *ichkhan* (prince) d'Arménie, il ne put empêcher de nouvelles séditions. Au cours de ces troubles, David Saharouni s'est vu chassé par les féodaux. Le pays était dans le plus grand des désordres au moment de l'invasion arabe.

3. Contrairement à l'Égypte, l'Arménie ne tombe pas aussitôt de manière définitive aux mains des musulmans. Le pays ne cesse d'être l'enjeu de combats.

On pourrait admettre que cette situation n'était pas, à priori défavorable; les arabes ne réussirent jamais à soumettre complètement l'Arménie; et l'empereur devait ménager celle-ci, car elle constituait le pire de ses ennemis. Mais les arméniens étaient incapables de s'unir et de tirer parti de cette situation.

4. Il a fallu attendre le IX<sup>e</sup> siècle pour que la faiblesse du califat permette la création du royaume des Bagratides. Cette noble famille s'était distinguée sur les champs de bataille; sa puissance n'avait fait que grandir sous la domination arabe. En 885, le chef de la maison, Achot I<sup>er</sup> le Grand (884-890), fut couronné roi. A ce même moment, Byzance connaissait un renouveau sous Basile I<sup>er</sup> (867-886). Malgré son indépendance, l'Arménie se retrouvait prise entre deux grandes puissances. Dans la mesure où la pression de l'Islam avait diminué, celle de Byzance se faisait plus étroitement sentir. Byzance ne renonçait pas en effet au désir d'étendre le plus possible son territoire vers l'Est et n'abandonnait pas sa politique de

centralisation traditionnelle. Cependant, le peuple arménien avait lui aussi, amorcé une expansion sensible vers l'Ouest, soit à la suite des déportations, soit de sa propre initiative, soit par ce goût de l'aventure qui le caractérise. Pour cette raison, les byzantins contemporains du roi Achot II (914-929) – c'est-à-dire leurs empereurs Romanos I<sup>er</sup> Lekapenos (920-944) et Constantin VII Porphyrogenete (913-959) – s'intéressèrent à la paix du pays et furent prêts à prêter au roi, lorsque celui-ci se fut rendu à Constantinople (921), une aide militaire pour pacifier l'Arménie.

5. Par la suite, Byzance se remit, sous les derniers Bagratides, à pratiquer une politique d'annexions. En 968, elle prit pour prétexte la mort du prince de Taron et incorpora son domaine, s'installant ainsi fermement au Sud de l'Arménie. On dédommagea évidemment les princes déçus, en les nommant à des postes honorifiques. Les tensions entre Byzance et l'Arménie persistèrent, lorsque l'énergique empereur Jean I<sup>er</sup> Tzimiskes (959-976) mena une politique arménienne active. Comme il sentait mieux que quiconque le bien et le mal que pouvait lui causer son propre peuple, il s'assura l'aide de celui-ci par d'habiles négociations et remporta d'importants succès à l'Orient. La valeur qui distinguait les soldats arméniens en fit aussi de précieux auxiliaires de l'empereur Basile II (976-1025). Celui-ci, pourtant ne renonça pas aux annexions. Certes, le prince David de Taïq avait rendu maints services à l'empire, mais il avait participé à la révolte de Bardas Phocas. Pour échapper à la vengeance de l'empereur, il lui légua ses terres. L'empereur lui-même, accompagné d'une forte armée, en prit possession en l'an 1000. Cette annexion signifiait pour Byzance une extension d'autant plus systématique de son domaine qu'il s'agissait de territoires situés entre les provinces impériales de la Mer Noire et celle de Taron. La frontière byzantine englobait donc Manazkert. Constantin IX Monomaque (1042-1055) poursuivit cette politique d'annexion. En 1045 après de durs combats, il annexait le royaume d'Ani. Le souverain de celui-ci fut également contraint à l'abdication et se retira en Asie Mineure avec le titre de *magistros*. Mais cette expansion se vit brusquement arrêtée par l'invasion des Seldjoukides. Les nouveaux venus envahirent tout le pays, et défièrent l'empereur Romanos IV Diogenes (1068-1071) à la bataille décisive de Manzikert (1071). L'empereur fut fait prisonnier; Byzance avait reperdu toute l'Arménie.

### III

Au milieu de toutes ces vicissitudes, l'Arménie avait conservé un particularisme certain, qui lui permit de conserver son caractère national malgré les essais faits par ses deux adversaires pour l'anéantir. La conversion au christianisme joua dans ce cas, comme dans tout l'Orient, un rôle majeur dans l'émancipation d'un peuple. L'histoire de la civilisation arménienne est étroitement liée à celle de l'Eglise d'Arménie, Tiridate III nous l'avons dit, avait fait du christianisme la religion d'état; c'est aussi lui

qui avait placé Grégoire l'Illuminateur à la tête de l'Eglise Arménienne. Il n'est pas indifférent de noter que le saint fut consacré par l'archevêque Leontios de Cappadoce, à Césarée où le roi l'avait envoyé. Ce fait semble signifier des relations missionnaires avec l'Occident. Mais une tradition plus ancienne encore nous a ramené en Syrie; et l'emploi d'emprunts syriens et grecs dans la traduction arménienne de la Bible révèle bien cette double origine du christianisme local. Grégoire lui-même, nous le savons, prêchait en Arménien, mais il connaissait aussi les langues syrienne et grecque. Malgré l'influence de Césarée, l'élément syrien peut l'avoir emporté tout d'abord. L'institution du catholicat se développa, semble-t-il, de façon parallèle à celle de la royauté. L'office de catholicos était héréditaire; son titulaire ne devait pas se marier. Ainsi l'église prenait elle aussi un caractère féodal.

Il était évident qu'un état chrétien invité à participer au Concile de Nicée (325) y serait représenté, surtout lorsqu'il s'agissait d'une église marginale, menacée par le mazdéisme et ayant besoin de s'appuyer sur la «catholicité». Cependant on n'a pas le droit d'en conclure à une dépendance absolue de Byzance, qu'elle ait été théologique ou ecclésiastique. Les tendances centralistes de l'Empire, qui étaient également manifestes sur le plan religieux, nuisent aussi à son église.

Pour les arméniens, Byzance était synonyme d'hellénisation. Un des faits les plus marquants de leur civilisation est donc d'avoir réagi contre ce péril en créant une écriture qui leur fut propre, bien que leur défense contre les assauts de l'Orient ait poussé leur église dans les bras de Byzance. Deux noms sont inséparables dans la création d'un alphabet arménien: celui de St. Mesrop et celui du catholicos Sahak II. Il est intéressant de remarquer que Mesrop était originaire de la province de Taron où l'élément syrien était particulièrement fort<sup>2</sup>.

La création de cet alphabet fut le premier pas vers la constitution d'une langue littéraire arménienne, que ses ouvrages ne déshonorent point. L'indépendance arménienne à l'égard des influences culturelles et religieuses de l'Orient s'en accrut d'autant. Un temps, les Sassanides cherchèrent à lier plus étroitement l'Eglise d'Arménie à celle de Syrie, dont ils avaient le contrôle. La rupture de la première avec Césarée, en 374 (après l'empoisonnement du catholicos Nersés) a nettement un caractère politique. Basil, dont nous avons de nombreux textes en arménien, prononça alors l'interdit sur l'Eglise d'Arménie. L'étroite liaison de celle-ci avec l'état lui donnait le caractère d'une église nationale. Les problèmes propres au pays ne lui permirent pas de contribuer activement à la solution des grandes questions théologiques de l'église primitive. Une des tâches principales qu'elle se proposa, outre sa mission, fut la réparation des torts qu'avaient causés les persécutions des Sassanides. L'Eglise d'Arménie ne s'intéressa pas non plus à la rédaction du symbole de Calcédoine. Son

hostilité à cette profession de foi provient de l'influence de l'*Henotikon* de l'empereur Zénon (482), qui entraîna le Synode de Dvin (506) à condamner solennellement le texte calcédonien. Le monophysisme avait pu l'emporter grâce à son opposition au nestorianisme perse. Lorsque les empereurs de Byzance se détournèrent de l'*Henotikon*, un nouveau synode de Dvin, en 554, consacra la rupture définitive avec l'église byzantine. Tant que l'Arménie occupait une position politique clé, elle pouvait s'en tenir à ce point de vue. La situation devint problématique quand les empereurs gagnèrent du terrain et poursuivirent l'hellénisation. Le brusque refus opposé par le catholicos Moïse II (574-604) à un ordre impérial qui l'appelait à Constantinople incita l'empereur Maurice à nommer un catholicos autonome pour les provinces arméniennes administrées par Byzance. L'essai d'union de 572 n'avait eu non plus aucun résultat. Héraclius I<sup>er</sup>, qui voulait restaurer l'unité religieuse en même temps que l'unité politique, n'oublia pas l'Arménie. Il envoya au catholicos Ezr (630-641) I<sup>er</sup> *Tomos* dans lequel il se détachait du symbole de Calcédoine et en revenait à la formule cyrillique. Mais cette tentative prit fin avec la mort d'Héraclius.

Les conflits permanents au sujet de l'union, les litiges nés des variations de la foi durèrent des siècles. Un coup particulièrement rude fut l'annexion de Taron et de Taïq par Byzance. Mais le clergé grec ne put s'y installer. La situation rappelle assez celle de l'église égyptienne avant la conquête arabe. Byzance aurait certainement mis tout en œuvre pour détruire l'église indigène arménienne, si Romanos IV Diogènes n'avait pas été très vite victime de la catastrophe déjà évoquée.

Cependant, il ne faut pas négliger l'influence positive qu'a eu la culture de Byzance. Les rapports de l'Arménie et de Constantinople ouvrirent aux théologiens et aux traducteurs le monde du christianisme occidental. La Bible fut partiellement, peut-être même entièrement, traduite du grec<sup>3</sup>.

La littérature arménienne, qui produisit de grands historiens tels Agathangelos, Korioun, Faustus de Byzance etc., compte aussi un grand apologiste: Eznik de Kolb, qui dans sa *Réfutation des sectes* critique de manière exhaustive le zoroastrisme, le manichéisme, les idées des philosophes grecs et la secte de Marcion. Une familiarité intime avec les Pères de l'église révélée dans des traductions de Jean Chrysostome, d'Eusebe de Césarée, de Cyril d'Alexandrie, de Basile, etc. L'école hellénistique (VI<sup>e</sup> siècle) entraîna un excès d'hellénisme dans la littérature<sup>4</sup>, tendance qui se manifeste surtout dans la grammaire de Dionysos Thrax. La grammaire grecque jetait les fondements d'une œuvre littéraire qui s'éloignait d'autant de l'essence de la langue maternelle. Nombreux sont les ouvrages de cette Ecole: traductions de Philon, d'Aristote, de Nonnos, de Timotheos Ailuros, de Porphyre, etc. La littérature arménienne revint bientôt de ces errements. Mais elle s'était

enrichie aussi des expressions grammaticales, philosophiques et scientifiques. L'influence grecque n'avait donc pas été, là uniquement nuisible.

On peut donc dire en conclusion que les tentatives faites pour helléniser l'Arménie ont été facondes, sur les plans politiques et culturels, dans la mesure où les habitants du pays suite aux confrontations ont acquis l'élan nécessaire pour atteindre une civilisation originale et l'indépendance nationale.

#### NOTES

- 
- <sup>1</sup> Rappelons à ce propos que l'Arménie ne fournit pas seulement à Byzance de bons soldats, mais aussi des hommes distingués. Qu'on pense à des nombreux généraux, aux empereurs Heraclius (610-641, dont l'origine arménienne n'est pas absolument certaine) et Johannes I<sup>er</sup> Tzimiskes (969-976).
  - <sup>2</sup> C. P. P. Peeters, "Pour l'histoire des origine de l'alphabet arménien," *Revue des Etudes Arméniennes*, vol. 9 (1929), pp. 203-237.
  - <sup>3</sup> Les études entreprises à ce sujet n'ont pas encore de conclusion définitive. C. P. A. Voobus, *Early Versions of the New Testament* (Stockholm, 1954), pp. 131-171, pour l'état actuel des travaux.
  - <sup>4</sup> L'ouvrage fondamental de Hakob Manandian, *Hunaban deprotse yev nera zargatsman cherdjannere* [L'école hellénistique et son évolution] (Vienne, 1928).

ՀԱՅԱՍՏԱՆԵՒԻ ԲԻՒՅԱՆԴԻՈՆ  
(Ամփոփում)

ԱԼԵՔՍԱՆԴՐ ՊԵՕՀԼԻԿ

Հեղինակը ընդհանուր ակնարկով մը կը ներկայացնէ Հայ-բիւզանդական յարաբերութիւնները՝ Բիւզանդիոնի արեւելեան քաղաքականութեան յոյսին ներքոյ՝ ի դիմաց կայսրութեան արեւելեան սահմաններէն եկող սպառնալիքներու:

Ան իր յօդուածին գլխաւոր առաջադրանք կը դարձնէ պարզաբանել Հայ-բիւզանդական մերձեցման իւրաքանչիւր թիւնները եւ հետեւանքները՝ իր վերլուծութիւնը հիմնելով երեք խարխալներու վրայ:

ա) Հայաստանի աշխարհագրական դիրքը եւ ընկերային կառուցը: Այս առումով, ան կը ծանրանայ Հայաստանի աշխարհագրական դիրքին, նշելով անոր թամփոն պետութիւն ըլլալու եւ Արեւմուտքի ու Արեւելքի միջեւ կամուրջ մը ըլլալու հանգամանքները, կ'անդրադառնայ ընկերային կառուցին՝ թագաւոր-աւատատէր-նախարար-եկեղեցական-ազատ-չինական-ուսմիկ: Հեղինակը կը մատնանշէ նաեւ որ Հայաստանի լեռնային պայմանները տարանջատման, կեդրոնախուսութեան եւ բաժանուածութեան աւելի յաւ պայմաններ յառաջացուցած են:

բ) Հայ-բիւզանդական յարաբերութիւններու քաղաքական երեսակը: Այս խնդրով հեղինակը ժամանակային հինգ բաժանումներու կ'ենթարկէ զայն՝ Արշակունիներ, Հայաստանի բաժանում Բիւզանդիոնի ու Սասանեան Պարսկաստանի միջեւ, Արաբական տիրապետութեան շրջան, Բագրատունեաց շրջան եւ հուսկ՝ մինչեւ Հայաստանի սելճուքեան տիրապետութեան սկիզբ, այսինքն՝ Մանազկերտի ճակատամարտ, 1071:

գ) Հայ եկեղեցուոյ եւ քաղաքակրթութեան փոխ-յարաբերութիւնը Բիւզանդիոնի համապատասխան օղակներուն հետ: Այս բաժնին մէջ հեղինակը կը հաւաստէ թէ Հայաստան կրցաւ յատուկութիւն մը ունենայ որ զինք պահպանեց իր դրացի մեծ տէրութիւններուն միաձուլուելէ: Այս առումով մեծ դեր խաղաց Հայ եկեղեցին, որուն սերտօրէն կապուած է հայ քաղաքակրթութիւնը: Հեղինակը մատնանշելով Գրիգոր Լուսաւորիչի օժուժը կեսարիոյ մէջ, կը յիշէ նաեւ Հայ եկեղեցուոյ առնչութիւնը Ասորի եկեղեցիին՝ եզրայանդելով հայ քրիստոնէութեան երկակի աղբիւրին:

Հեղինակը կը հաւաստէ թէ հայոց համար Բիւզանդիոնը հելլենացում կը նշանակէր, որուն վտանգէն կը խուսանաւէր հայութիւնը, ինչպէս կը պաշտպանուէր արեւելքէն իրեն սահմանակից Իրանէն: Այս դոյապաշքարով կը բացատրէ հեղինակը ծնունդը հայկական յարուստին, զոր մեկնակէտը կը նկատէ հայ մատենագրութեան սկսնաւորման, որ իր հերթին աւելի ազդային նկարագիր տուաւ Հայ եկեղեցիին: Յետագայ դարերը փորձանաւոր եղան Հայ եկեղեցիին համար, մանաւանդ Հայաստանի բաժանումէն ետք, երբ ան ճնշումներու ենթարկուեցաւ՝ միանալու համար կաթողիկէ եկեղեցիին: